

Santiago H. Amigorena

1978

AMIGORENA



P.O.L

Extrait de la publication

1978

DU MÊME AUTEUR

UNE ENFANCE LACONIQUE, P.O.L, 1998

UNE JEUNESSE APHONE, P.O.L, 2000

UNE ADOLESCENCE TACITURNE, P.O.L, 2002

LE PREMIER AMOUR, P.O.L, 2004

Santiago H. Amigorena

1978

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2009
ISBN : 978-2-84682-308-1
www.pol-editeur.fr

C'était une insulte. Non, vraiment, c'était une vraie insulte. Le premier jour de classe, quand la prof d'histoire-géo l'a vu débarquer, à la bourre comme il le serait pratiquement chaque matin, alors qu'il ouvrait la porte et entraît comme ça, sans s'excuser, elle s'est tout de suite arrêtée de parler. Elle l'a regardé, bouche, comme on dit, bée.

– Vous... vous êtes un prince ?

Il lui a souri, puis il a baissé les yeux et, comme si nous tous on n'existait même pas,

il a traversé la salle de classe sans un mot. Ses pieds ne faisaient aucun bruit. La prof l'a suivi du regard. Soudain, l'air illuminée, elle a répondu à sa propre question :

– Oui, un prince...

C'étaient des mots inattendus, mais toute la classe avait compris : personne ne pouvait ignorer qu'il flottait au-dessus de nous comme un nuage passager.

Ce matin-là, je me souviens, il est venu s'asseoir tout au fond. Y avait plusieurs tables vides, mais il a choisi la mienne. Il ne m'a pas parlé. Il m'a juste souri – et il s'est assis.

Dans la salle de classe, toutes les tables étaient des tables à deux places, mais à part les fayots, serrés comme des sardines aux premiers rangs, la plupart des élèves étaient assis à des tables seuls. En fait, le lycée venait d'être classé « expérimental », comme

disaient les circulaires du ministère, et, dans des salles où les années précédentes s'entassaient trente-cinq élèves et plus, on n'était plus qu'une vingtaine. La plupart des tables, surtout celles des derniers rangs, réservées à ceux qui voulaient montrer, quel que soit leur niveau scolaire, leur refus général de ce qu'on leur enseignait, des profs qui le leur enseignaient, du lycée qui avait choisi ces profs et de l'Éducation nationale tout entière qui les enfermait plusieurs heures par jour *avec ces profs* loin de la vraie vie qui se déroulait alors, pour nous tous, à l'extérieur du bahut – la plupart des tables, prévues pour deux élèves, étaient donc occupées par un seul.

Avant son arrivée, beaucoup d'entre nous, on était déjà amis. Je veux dire : on se connaissait, la plupart, depuis des années, depuis la maternelle de la rue Dunois parfois. On était déjà amis, mais on s'asseyait

pas ensemble. Non, s'y avait deux tables libres, on s'asseyait pas à la même. Je sais pas pourquoi, mais même entre amis, s'y avait deux tables libres, chacun prenait la sienne.

Donc, il avait le choix. Donc, en arrivant, il a forcément vu que Jean-François était assis seul à une table ; que Pierre était assis à une autre table, seul ; que Fred aussi était assis à *sa* table, seul ; que même Agnès, qui, ce matin-là, exceptionnellement, s'était assise au fond de la classe, était installée seule à une table ; que moi, enfin, j'avais étalé placidement mes affaires sur une table entière, parce que c'était *ma* table, et que j'y étais assis *seul*. Forcément, il a vu qu'y avait, dans les deux derniers rangs, trois autres tables vides auxquelles il aurait pu, lui aussi, confortablement s'installer.

Mais non. Ce matin-là, il est venu s'asseoir à côté de moi.

Quelques mois plus tard, il devait me parler de ce premier jour. Avec son drôle d'accent, il m'avait dit : toi et Thierry, par exemple, ou Pierre et Jean-François, ou Guillaume et Fred, ou Claire et Agnès, au café, au square, n'importe où, vous passez vos journées scotchés les uns aux autres, mais en classe, vous vous asseyez pas ensemble. Ouais, j'avais dit. Et il avait souri.

– Pourquoi ?

– Pourquoi?... J'en sais rien « pourquoi » !

– Tu veux que je te dise ? Parce que vous êtes timides. Parce que vous avez la trouille de dire aux autres que vous êtes amis, que vous avez besoin les uns des autres. Tu vois, c'est ça qui est différent chez moi : avoir besoin les uns des autres, chez moi, y a rien de plus normal. C'est une simple question de vie ou de mort.

En début d'année, je comprenais pas toujours ce qu'il disait. Il parlait de chez lui comme d'une évidence, alors que pour nous, chez lui, c'était un pays tellement lointain qu'il existait pratiquement pas.

La prof d'histoire-géo – enfin, cette *première* prof d'histoire-géo de la longue série de profs d'histoire-géo qu'on allait avoir pendant cette foutue année de première – s'appelait madame Laballe. Elle était prof au lycée depuis pas mal d'années et, à chaque rentrée, je me faisais du mouron en attendant de savoir si je serais dans sa classe ou pas. Cette année-là, comme en troisième, j'avais eu l'immense joie, dès le premier jour de cours, d'apprendre que je devrais passer cinq heures par semaine en son excitante compagnie.

Madame Laballe était plus grande que presque tous les garçons du lycée. Elle était massive. Forte. Charpentée. Bref, c'était une vraie baraque. Aujourd'hui, on l'aurait soupçonnée de faire de la muscu, mais à l'époque, la muscu n'existait pas encore.

Madame Laballe, je pense, avait dû naître ainsi : bien bâtie, structurée, solide, musclée là où il fallait.

Assidus comme à aucun autre cours, on passait des heures à contempler son corps herculéen. Des heures.

– *Vous êtes un prince ?*

Personne n'aurait soupçonné qu'elle pouvait se montrer aussi fragile. Aucun d'entre nous n'aurait pu deviner qu'elle cachait dans son cœur, qu'on imaginait aussi ferme que ses cuisses, la délicate et frêle douceur qu'elle venait de dévoiler face à l'arrivée de cet étrange élève en retard.

Et lui aussi, bizarrement, il allait pas se comporter avec elle comme il allait se comporter avec tous les autres profs qu'on avait. Tout au long de l'année, à l'opposé de la plupart des garçons de la classe qui pouvaient pas s'empêcher d'exprimer leur attirance en d'autres termes que ceux – grossiers – de l'adolescence, ayant senti cet amour simple que madame Laballe lui portait et que, si étrangement, elle n'avait pas pu, ou pas voulu, dissimuler, il la traiterait avec un soin extrême, avec des égards et une déférence qu'il n'aurait pour aucun autre prof – ni pour aucun autre représentant d'aucune autre forme d'autorité.

C'est marrant. Quand je pense à cette époque, j'arrive pas à en parler autrement qu'en disant des trucs genre « c'est marrant ». Ou genre « des trucs ». Ou genre « genre ».

D'ailleurs, les rares fois où on se voit encore avec Thierry, c'est toujours pareil : dès qu'on commence à parler du lycée, on se met toujours à parler comme on parlait à l'époque.

Ce premier jour, comme il faisait plutôt beau et qu'on traînait, avec Jean-François et Fred, à la sortie du bahut, à un certain moment, il s'est approché de nous. Il a rien dit. Il est resté à côté de nous, sans dire un mot, juste comme s'il profitait de notre chaleur. C'est vrai, nous on parlait, et lui, il restait là, sans rien dire, et il souriait, comme s'il prenait vraiment son pied juste à nous entendre parler. Si un autre mec du lycée avait fait ça, sûr qu'on aurait eu l'impression qu'il se foutait de notre gueule. Mais pas lui.

Lui, il nous regardait juste avec une forme sympathique de curiosité, une espèce de curiosité non pas d'aujourd'hui, mais tout à la fois plus ancienne et plus récente – une curiosité qui n'aurait jamais été un péché, qui n'aurait pas traversé les siècles en se transformant pour devenir, du vice qu'elle a été pour Icare et les premiers Pères de l'Église, cette vertu qu'elle est devenue pour la modernité.

Il est resté à côté de nous, pendant plusieurs minutes, sans dire le moindre mot. Il est resté à côté de nous à nous regarder calmement, sans qu'y ait rien de provocateur, de timide, de moqueur, ni de distant dans son regard.

Ce premier jour, je crois bien que ni en classe, ni à la cantine, ni dans la cour pendant la récré, il n'a ouvert la bouche pour dire le moindre mot de toute la journée.

Nous, je sais pas de quoi on parlait. Comme à chaque rentrée, la plupart, on s'était pas vus depuis avant les grandes vacances et on avait sans doute plein de conneries à se raconter. Je me souviens pas de quoi on parlait, mais je me souviens pourtant très clairement qu'à un certain moment, comme il était là, collé à nous, et qu'il parlait pas, Jean-François, Fred et moi, on s'est aussi arrêtés de parler. Et on l'a regardé. On l'a regardé sans doute comme on regarde parfois un étranger. Alors il nous a souri – et il est parti.

C'est seulement à ce moment-là qu'on a remarqué qu'Agnès et Claire, mais aussi Diane, Béatrice, Sylvia, Anne-Marie, Nathalie, Noémie et tout un tas d'autres filles, plus jeunes ou plus âgées, le regardaient aussi. C'était comme s'il était remonté sur son nuage et qu'il repartait, insouciant, vers des

contrées que nous on pouvait pas atteindre, des contrées auxquelles nous, on était pas conviés.

– Il exagère un peu, non ?

C'est Thierry qui avait parlé. Il venait de nous rejoindre. On lui a pas demandé en quoi il pensait qu'il exagérait. C'était pas un âge où on se posait ce genre de question. C'était pas un âge où on se souciait vraiment de comprendre ce que les autres disaient. Ou plutôt, c'était un âge où, comme nos corps étaient pas encore complètement séparés les uns des autres, comme nous-mêmes on était pas encore complètement séparés d'eux, on pouvait, non pas comprendre, mais sentir ce que les autres pensaient, ce qu'ils pensaient au-delà des mots, et ça nous suffisait.

Achévé d'imprimer en février 2008
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy (Nièvre)
N° d'éditeur : 2088
N° d'édition : 166532
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : mars 2009
Imprimé en France



Santiago H. Amigorena
1978

Cette édition électronique du livre
1978 de SANTIAGO H. AMIGORENA
a été réalisée le 16 décembre 2010 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en février 2008
par la Nouvelle Imprimerie Laballery
(ISBN : 9782846823081)
Code Sodis : N47132 - ISBN : 9782818012628
Numéro d'édition : 166532